Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 44

Artikel: On boâitâo
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-191275

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

lies filles, bien parées. Chacun des trente-six villages qui forment le Rhingau, dans l'espace d'un myriamètre de longueur, a sa fête particulière: c'est une délicieuse époque pour visiter ce magnifique amphithéâtre. Rien de plus gai que le pays, rien de plus aimable que l'hospitalité qu'on y reçoit; tout est en harmonie, l'élégant costume des femmes, la blancheur des maisons, le bleu d'azur de leurs toits, la richesse du sol, la verdure des arbres, et les ruines que l'on rencontre de distance en distance. La grappe, après avoir été promenée dans le pays, est portée chez le propriétaire. On la dépose dans la chambre la plus grande, sur une table ornée de linges fins et de guirlandes; un orateur fait l'éloge du vigneron, puis on danse autour de la grappe. Cette antique cérémonie, religieusement observée par tous les riches, se termine par un repas où le vin coule en abondance, et, à la suite duquel, on danse de nouveau, et l'on chante en chœur. Puis chacun reçoit un grain de la grappe. On verse de nouvelles rasades, et l'on se sépare au milieu des démonstrations les plus amicales.

L'AME DU VIOLON

PAR ALFRED DES ESSARTS.

LA FÊTE DE ZELL.

III

Léopold tendit les deux mains au maître de chapelle et leva vers lui ses yeux fixes. Il le contemplait et semblait aspirer le talent sur sa physionomie expressive.

— Ah! murmura-t-il, vous êtes donc un grand musicien?... Quand vous avez parlé à la foule, j'ai senti cela... j'ai senti que je vous aimais déjà.

Le maître de chapelle lui pressa les mains à son tour.

— Et moi? soupira mère Schwarz, il m'oublie!...

— Vous oublier? s'écria Léopold; il ne faudrait pas que j'eusse un souffle de vie; il faudrait que toute pensée fût glacée dans mon cœur. N'êtes-vous pas celle qui a recueilli dans son berceau abandonné le pauvre petit orphelin, qui l'a emporté en le réchauffant contre son sein et qui lui a donné la nourriture? Tout ce que je suis, je vous le dois. Mais, ô mère, rappelez-vous aussi les aspirations de ma jeunesse, mes désirs inconnus, les rêves qui m'oppressaient, cet ennui vague que je ne pouvais dompter; jusqu'au jour où les concerts des oiseaux et les accords de l'orgue dans l'église me révélèrent cet art sublime qui a été ma consolation et ma force, cet art que j'ai dû deviner, faute d'un maître, d'un guide.

— Eh quoi! dit l'étranger, vous n'avez pas eu de maître?

— Il n'y a ici, répondit le jeune homme en souriant, que des pâtres, des chasseurs et des laboureurs.

— A merveille! c'est par ses seuls efforts qu'il est arrivé à ce point où le génie tient presque lieu du talent!... Léopold, mon ami, mon cher enfant, vous avez été doué, et vous seriez coupable de ne pas utiliser vos admirables dispositions. Vos pensées vous débordent, elles doivent être réglées; votre main a une ardeur fébrile, il s'agit de la rendre habile et sûre; vous êtes né musicien, il faut devenir un virtuose. Confiez-vous à moi et ne craignez pas de me suivre à Madrid où je retourne.

— O ciel! s'écria la veuve. Vous me prendriez mon enfant!

— Pour vous le rendre grand et célèbre.

— Jamais! jamais!

— Femme, dit sévèrement le maître de chapelle, vous n'avez pas le droit de vous opposer à la vocation de ce jeune homme.

— Mais, monsieur, c'est moi qui l'ai élevé, il l'avoue lui-même. Depuis qu'il se connaît, il ne m'a pas quittée. Vous ne voudriez pas me l'arracher!... Oh! n'est-ce pas, Léopold, tu ne me quitteras point!

Et la veuve avait pris une attitude suppliante. Léopold s'élança vers elle. Leurs larmes se confondirent.

— Non, dit-il, je n'aurais pas ce courage.

— Je savais bien!... dit la mère Schwartz en se retournant d'un air triomphant vers l'étranger.

Mais elle fut saisie d'effroi quand elle lut le regret sur les traits de Léopold qui était retombé dans le silence.

— Ecoutez, dit alors le maître de chapelle, il convient d'agir sérieusement. Vous avez donné à ce jeune homme le pain de la vie, c'est vrai; mais est-ce une raison pour tuer en lui une vocation réelle et profonde? Ah! ma chère dame, vous lui auriez rendu un fâcheux service. Vous auriez nourri son corps et étouffé son intelligence. Je vous le dis, vous n'avez pas ce droit, pas plus que ne l'eurent les parents du berger Giotto quand le peintre Cimabue emmena cet enfant merveilleux pour en faire son élève favori. Songez que j'offre à Léopold la fortune et la gloire qui vaut mieux encore, et ne vous opposez plus à ce qu'il me suive.

— Au fait, monsieur n'a pas tort, dit l'aubergiste, qui avait dressé l'oreille au mot de *fortune*.

La veuve alors se recueillit pour recouvrer le calme qui lui était si nécessaire. Redevenue maîtresse d'elle-même, elle dit à Léopold en lui prenant la main:

— Cher petit, va et sois heureux!

— Moi, moi, m'éloigner! s'écria-t-il avec un sanglot.

— Oui, puisque tout le commande. Quelquefois, j'espère, tu penseras à celle qui se sera endormie en priant pour toi et en murmurant ton nom.

— Ah! c'est impossible.

— Pars, Léopold. A présent, je te l'ordonne, moi, ta mère adoptive. Mais va, va vite; car je pourrais faiblir.

— Femme, dit le maître de chapelle, votre sacrifice sera un jour récompensé.

— Il l'est déjà... répondit la veuve en posant la main sur son cœur.

Au bout de quelques minutes, une chaise de poste emportait Léopold et son protecteur dans la direction de l'Espagne.

La fin au prochain numéro.

On boâitâo.

Vo cognâitè, bin su, dè clliâo dzeins que peinsont adé à totès sortès d'afférès, mâ que ne font jamé atteinchon à cein que dussont férè su lo momeint; que tsertsont lào lunettès quand lè z'ont su lo naz, âo bin que rebouillont pertot po trovâ onna clliâ po décottâ on bouffet, quand tîgnont cllia clliâ à la man? Eh bin cein n'est onco rein à coté dè stu compagnon dè pè Lozena, que soo on dzo dè l'hotô po allâ pè la vella, et que vâi que clliotsè coumeint on béquelion.

— Mâ, sè peinsè, que dâo diablio é-yo don à boâiti dè la sorta! Ne cein pu pas laissi dinsè, et mè faut allâ trovâ lo mâidzo, po savâi cein que cein vâo à derè; kâ jamé dè ma vià n'é clliotsi, et mè seimbliè que y'é 'na piauta pe courta què l'autra. Aréyo petétrè lo décret?

Enfin, mon gaillâ, tot eincousenâ, tracè ein campiouneint et ein breceint tant quiè tsi lo mâidzo', po consurtâ, et lo reincontrè que saillessâi dè tsi li.

— Y'allâvo justameint tsi vo, lâi fâ lo compagnon.

— Et que y'a-te, repond lo mâidzo, âi-vo cauquon dè malâdo?

— Na; mâ l'est mè, que mè metto à clliotsi tot per on coup, sein savâi porquié. Jamé cein ne m'est onco arrevâ et ne pu pas compreindrè cein que y'é. Voudré vo férè vairè mè guibôlès.

Adon lo mâidzo, quand ye vâi que l'autro ne couïenâvè pas, sè met à épéclliâ dè rirè et lài fâ:

— Eh bin, allâ pi tsi l'apotiquière lâi démandâ po 10 centimes d'atteinchon, et vo volliâi étrè gari...

Lo lulu, que sè créyâi dè boâiti, n'avâi pas fé atteinchon que martsivè d'on pi su lo trottoir et dè l'autro dein lo mâidelion.

Le sabre.

On s'est beaucoup préoccupé dernièrement, en France, des modifications qui pourraient être apportées dans l'armement de la cavalerie; il était sérieusement question, entr'autres, de remplacer le sabre par la lance. On avait proposé d'en armer, sinon des régiments entiers, du moins les premiers rangs de chaque colonne appelée à effectuer une charge sur le champ de bataille.

Ensuite d'expériences peu con-